

Le mode de vie de la noblesse à Fribourg (XVIII siècle) : entre espérances et réalités

Autor(en): **Binz-Wohlhauser, Rita**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte =
Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e
d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **72 (2015)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **19.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-632556>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le mode de vie de la noblesse à Fribourg (XVIII^e siècle) Entre espérances et réalités

par RITA BINZ-WOHLHAUSER¹

Au XVIII^e siècle, la ville de Fribourg compte environ 5000 habitants et figure, dans l'ancienne Confédération, comme une ville de moyenne importance (fig. 1). A l'instar de Berne, Soleure et Lucerne, elle est souvent désignée comme une cité aristocratique. Les processus comme la fermeture de la bourgeoisie, la désignation des conseillers par voie de cooptation et la mise en place de seigneuries de familles, existent également dans des villes de corporations comme Zurich.² Toutefois, la tendance à l'aristocratisation ne se limite pas à une forme spécifique de l'exercice du pouvoir, mais elle comprend aussi une image que l'on se fait de soi et un mode de vie distinctif qui embrasse tous les champs de l'action et de la réflexion.³ Dans ce sens, la centaine de

familles appartenant à l'élite urbaine de Fribourg au XVIII^e siècle est marquée par des différences considérables entre elles.⁴ Jusqu'à l'attribution généralisée de la particule « de » à toutes les familles représentées dans les conseils, en 1782, on compte d'un côté une faible minorité de familles nobles et, de l'autre, une grande majorité de non-nobles. Ces dernières demeurent aux yeux des nobles « de simples patriciens », qui poursuivent de manière plus ou moins active leur propre anoblissement. L'avoyer de Fribourg, le baron François Joseph Nicolas d'Alt (1689–1770), commente ainsi : « Cependant tous les Secrets prétendent être nobles. Ils se disputent cette qualité. [...] Les Lentzbourger crient comme les aigles pour y être admis. Les Castella ne cessent de mettre le de en



Fig. 1 Vue de la ville de Fribourg en Nuithonie, avant 1762, gravure de David Herrliberger d'après un dessin de Theodor Andreas Jendrich (sans date), dans : *Topographie de la Confédération*, 2^e livraison, 1758–1762/1763, fol. 226.

avant de leur nom. Feu S. E. Vonderweid avait soin de préposer le *von* à Derweid pour faire connaître que la République ne nourrit que des gentilshommes. »

Loin de tout *habitus* nobiliaire, quelques familles restent actives dans l'artisanat urbain. D'autres se sont spécialisées depuis longtemps dans l'exercice des offices civils, le service étranger, ou les deux à la fois. Toutes ne partagent pas le même point de vue sur une éducation ou un mariage digne de leur rang, et le statut de rentier reste bien évidemment lié à l'identité familiale et à l'accès aux revenus. Peu de familles sont véritablement riches, la plus grande partie de l'élite urbaine vivant dans des conditions modestes, pour ne pas dire pauvres. De ce point de vue au moins, les conditions locales sont tout à fait comparables avec celles de la noblesse européenne.

Se distinguer par les demeures et les moyens de transport

Les demeures en ville et à la campagne font partie de la représentation du mode de vie. Jusqu'à présent, on a abordé cet aspect de l'Ancien Régime fribourgeois – l'édification de demeures civiles – principalement du point de vue de l'histoire de l'architecture, de l'histoire de l'art et de l'archéologie.⁶ La vie quotidienne est plus rarement documentée, c'est pourquoi on en parlera dans la seconde partie de cet article. Commençons toutefois par faire une esquisse des demeures les plus représentatives.

Au cours du XVIII^e siècle, on commence à moderniser les demeures citadines dans le style des hôtels particuliers de Paris.⁷ Ces nouvelles demeures, élégantes, sont plus simples que leurs modèles étrangers, du fait qu'elles

doivent être adaptées à la topographie propre de la ville et aux capacités financières de leurs propriétaires. Ce sont surtout les quartiers du haut de la ville qui perdent par là leur caractère d'origine, médiéval et artisanal. A la Grand-Rue 68, par exemple, on construit vers 1734–1735 une nouvelle demeure, somptueuse, qui est réaménagée vers 1768–1769 par le couple Ignace-Rodolphe de Castella (1726–1775) et Marie-Madeleine de Diesbach-Torny (1745–1803).⁸ François Prosper Castella de Villardin et Montet (1729–1793) fait aussi construire à la Grand-Rue 55 une demeure imposante.⁹ Tant les Castella que les Diesbach appartiennent à la fin du XVIII^e siècle aux lignages les plus riches de Fribourg. De telles demeures ne sont pas à la portée de tous. Des représentants de familles moins fortunées disposent de maisons en ville beaucoup plus simples, voire logent dans de modestes chambres de pensions privées, ou encore ne dépendent que de la charité de l'hôpital de la ville. Les communautés religieuses féminines offrent aussi aux dames distinguées et âgées des possibilités de retraite et de soins.

Abordons maintenant les domaines à la campagne. Selon le Service des biens culturels de l'Etat de Fribourg, environ 220 domaines sont considérés comme des « châteaux », dont 34 seulement sont issus de châtelainies médiévales.¹⁰ L'éventail va de la simple campagne meublée modestement,¹¹ à la maison de maître dotée d'une grange et d'une ferme,¹² jusqu'au vrai château. D'après l'inventaire des biens culturels immobiliers, le XVIII^e siècle fribourgeois est marqué par une importante activité de construction, c'est pourquoi on ne donnera ici que quelques exemples. Le château de La Poya (fig.2), construit entre 1698 et 1701 dans les environs de la ville, est précoce et unique en Suisse, selon Hermann



Fig.2 Château de la Poya, dans la périphérie de la ville de Fribourg.

Fig.3 Château de Diesbach
à Torny-le-Grand.



Schöpfer. Il appartient à l'avoyer François-Philippe de Lanthen-Heid (1651–1713) et parvient par héritage aux mains de la famille de Diesbach-Belleruche.¹³ Jean-Joseph Georges de Diesbach-Torny (1699–1772) fait construire entre 1730 et 1745 une petite maison de maître à Torny-le-Grand (fig.3).¹⁴ En 1747–1749, François-Joseph Nicolas de Grisot de Forel (né en 1707) fait édifier un domaine à Middel (fig.4), suivi en 1757 par Simon-Nicolas Lenzburger (1717–1806) à Vogelshaus près de Bödingen (fig.5). Les deux bâtiments corres-

pondent à l'idéal du domaine de campagne aristocrate, avec élégante cage d'escalier, salon, boudoirs, chambres à coucher, ainsi que jardin et parc.¹⁵ Dans la catégorie des maisons de maître imposantes, avec grange et ferme, on compte également la maison de campagne du conseiller François-Jacques Chollet (1693–1743), construite au milieu du XVIII^e siècle à Grolley.¹⁶ D'autres châteaux sont construits en 1769 à Seedorf (fig.6) pour Nicolas-Joseph Emmanuel Vonderweid (1720–1795), ainsi qu'en 1770 pour la branche de Fégely, dans le village voisin de

Fig.4 Château de Forel à
Middel.





Fig. 5 Manoir de Vogelshaus, près de Bösingén.



Fig. 6 Château von der Weid à Seedorf.

Prez-vers-Noréaz (fig. 7).¹⁷ Par ailleurs, des domaines existants sont réaménagés, à l'instar du château de Jetschwil, près de Guin, habité au milieu du siècle par le maréchal de camp François-Philippe de Boccard (1696–1782) et son frère Joseph-Hubert (1697–1758), futur évêque de Lausanne. De même, le château des Castella de Delley, construit dans la Broye en 1706, est prolongé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle par des ailes latérales et doté d'un ensemble de jardins de style nouveau.¹⁸

Nombre de propriétaires mentionnés ici sont nobles et/ou appartiennent à la fin de l'Ancien Régime à la minorité des lignages aisés du canton de Fribourg. Vonderweid n'est pas noble, mais il a hérité de la branche éteinte

des Fégely de Seedorf et rares sont les Chollet à être vraiment fortunés. On ignore la situation financière de Simon Lenzburger, mais la construction de Vogelshaus s'insère aisément dans une stratégie de longue durée qui tend à le faire reconnaître, non plus comme un Lenzburger, mais comme un « de Lentzboung ». ¹⁹ L'utilisation de ces maisons de maître est tributaire de leur localisation géographique, ainsi que de la situation socio-professionnelle de leur propriétaire : les membres du Conseil doivent demeurer proches de la ville, ce que de nombreux conseillers ne respectent pas – l'absence de ces derniers est un sujet récurrent dans les archives de la République. Les domaines proches de la ville sont de ce fait

Fig. 7 Château de Prez-vers-Noréaz.



plus régulièrement habités que ceux qui en sont éloignés. Ces derniers servent principalement pour les jours de fête et pour les mois de l'été. Comme en témoignent les correspondances, des officiers de retour, des membres de certaines familles, ainsi que des conseillers qui ont perdu tout intérêt à la politique passent toute l'année à la campagne. Vu l'étendue du territoire fribourgeois, un va-et-vient régulier n'est pas impossible ; des familles riches comme les Diesbach ou les Castella possèdent des voitures, se déplacent à cheval pour les distances plus longues, ou encore utilisent des chaises. D'autres louent des litières de cas en cas, parfois pour des raisons de santé ou pour le transport des bagages.²⁰ Tous ne possèdent pas leur propre cheval, mais il arrive qu'un cheval soit mis à disposition en vertu d'un office. Sinon, on emprunte le cheval d'un voisin ou encore on va tout simplement à pied.²¹

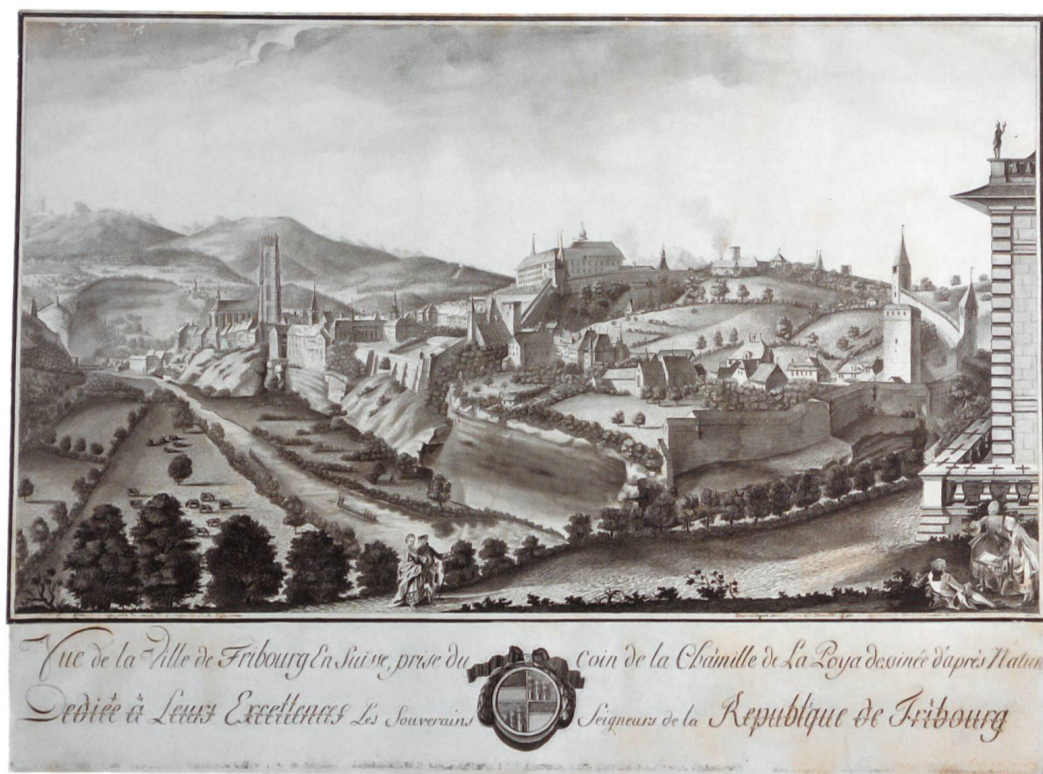
Si on a construit des bâtiments coûteux, ceci ne doit pas être considéré comme une preuve d'une abondance de moyens financiers. La construction et l'entretien de ces domaines sont coûteux et il ressort de nombreux fonds d'archives familiales que, dans la plupart des cas, les moyens pour des rénovations urgentes font défaut. Dans ces domaines réside un haut potentiel de conflits familiaux, particulièrement s'il s'agit de bâtiments faisant partie d'un fidéicommiss (fondation de famille). Tandis que les uns se construisent de nouveaux domaines, les autres perdent des maisons de campagne existantes. Les Fillistorf, par exemple, perdent un petit domaine par le feu et n'ont pas les moyens de le reconstruire. La pression de la représentation sociale fait que de nombreux membres des élites urbaines vivent au-dessus de leurs moyens. Ils vivent d'emprunts – tout comme on peut

l'observer dans la noblesse européenne en général. Ce ne sont pas uniquement les travaux de construction de domaines qui expliquent l'endettement des élites, mais ils y participent. Exemplaire est à ce titre le cas de François-Ignace Pettolaz († 1778), membre du Petit Conseil, qui fait embellir son château de Breitfeld, situé aux environs de la ville et à l'encontre duquel on ouvre une procédure de faillite après son décès. De même, le conseiller Xavier François Ignace Lanther (1752–1831) se fait construire, à la fin du XVIII^e siècle, une nouvelle maison en ville, dans l'actuelle rue Pierre-Aeby (n° 21). Dans l'estimation de sa fortune en 1798, on lit : « Une maison nouvellement bâtie ; en créances 1 700 écus ; le passif déduit, ne reste point de rentes. »

« Vivre en ville » selon François-Pierre Reynold

Venons-en maintenant à la façon de vivre en ville et à la campagne à Fribourg telle qu'elle apparaît dans des correspondances privées. Ne pouvant pas embrasser tous les aspects de la question et toutes les personnes, nous avons choisi comme prototype François-Pierre Reynold (1709–1759), membre du Petit Conseil, bilingue et sachant écrire. Elève des Jésuites du Collège Saint-Michel à Fribourg, il effectue plusieurs séjours d'études en Italie, en France et dans l'Empire. Il laisse une abondante et intéressante correspondance qui s'étend sur vingt années (1733–1754).²³ Reynold est représentatif de son milieu pour différentes raisons. Les membres de ce lignage se font enregistrer au XVIII^e siècle comme non-nobles, une procédure absolument usuelle à Fribourg, où l'accès à certains offices n'est possible qu'en renonçant à

Fig. 8 Vue de la ville de Fribourg depuis la Poya, par François-Pierre von der Weid, 1771. Lavis.



son statut de noble. Si plusieurs générations procèdent ainsi, la famille perd sa noblesse. La famille étroite de Reynold se sépare ainsi de sa parenté noble, ce qui n'empêche pas François-Pierre, dans certaines de ses lettres, de se nommer « de Reynold ». Sa famille doit être située au niveau moyen de l'élite locale. Elle est solidement implantée dans les offices civils et dispose d'un bon réseau social, mais des moyens financiers limités l'empêchent d'imiter le style de vie des familles riches. Reynold en parle et décrit ainsi les conditions de vie de sa famille : « Il est bien vrai aussi que la nourriture en est frugale et l'habillement modeste ; mais on est nourri et garanti du froid. Avec cela étant sans dette et n'ayant point de cour à faire, en faut-il davantage pour être heureux à notre âge ? »²⁴ Ni lui, ni ses nombreux frères et sœurs ne se marient. C'est ainsi que s'éteint ce lignage Reynold.

L'élite fribourgeoise ne vivant pas uniquement à la campagne, évoquons quelques exemples de la vie à la ville. Pour François-Pierre Reynold, conseiller de 28 ans, Fribourg n'est « ni ville ni campagne ». Sa vie de tous les jours est celle d'un « homme de cabinet, qui ne sait rien, et qui ne peut rien apprendre. »²⁵ On va à la Promenade du Palatinat (fig. 8), on discute chasse ou histoire avec des amis, ou on critique le gouvernement et on se plaint de la misère de la patrie. Enfin, on boit ensemble de la bière fraîche. Selon lui, la conversation avec les dames se limite au ménage, aux nouvelles, au temps qu'il fait ou encore à la galanterie. Il s'ennuie, il s'occupe des affaires des officiers absents, il lit beaucoup et entreprend de temps à autre avec sa famille ou avec des connaissances des pèlerinages d'un ou de plusieurs jours. Ces derniers

ne servent pas qu'au salut de l'âme. Son récit d'un pèlerinage à Bulle donne le sentiment que les pèlerins utilisent leur excursion pour entretenir des relations sociales et pour bien manger et bien boire – ils sont constamment invités chez des gens.²⁶

Dès 1740, Reynold commence à critiquer le jeu et les mœurs de la jeunesse fribourgeoise : « Ils n'ont du goût pour d'autre occupation que celle de la chasse et du jeu, et leurs inclinations dominantes sont pour la débauche du cabaret et des femmes prostituées. Aussi les fruits de leurs travaux sont la ruine des biens et de la santé du corps et de l'âme. »²⁷ Ou encore : « Notre jeune noblesse, quoiqu'elle n'entende rien à la géographie ne s'occupe qu'avec les cartes, et on joue très gros jeu. La défense des jeux de hasard qu'on renouvelle tous les ans à Pâques et qu'on ne fait jamais observer en hiver, est une preuve de l'indolence de notre gouvernement. »²⁸ Reynold va jusqu'à critiquer des soirées chez l'évêque de Bocard, qu'il estime trop dispendieuses et somptueuses : « On pourrait, avec quatre fois moins de frais et moins d'embarras, avoir le même plaisir à manger ensemble. En ces deux repas, j'y ai vu pour le moins 20 plats, dont je n'ai pas tâté. » Même la culture locale du salon, initiée principalement par des nobles, ne lui donne pas satisfaction : « On ne s'ennuie nulle part [au]tant que [là] où on ne peut pas dire qu'on s'ennuie. » Il décrit les assemblées féminines : « Toutes ces compagnies mondaines, où la conversation ne roule que sur les modes, la parure et autres vanités, ces épanchements et liaisons de cœur, qui ne sont pas réglées par la pure vertu, ne font que dissiper une âme, la retirent de Dieu [...]. » Sa critique se réfère

Fig. 9 Château Diesbach de Steinbrugg à Heitenried, en 1798. Aquarelle.



HEITENRIED, nach einem Aquarell von 1798, in Privatbesitz

surtout à des nobles, puisqu'il mentionne des représentants des familles d'Affry, de Boccard, de Diesbach et de Maillardoz. Néanmoins, il ne décline pas leurs invitations, même durant les mois d'été.

« Vivre à la campagne »

On ne sait pas depuis quand la retraite estivale à la campagne devient la règle à Fribourg. Selon Hermann Schöpfer, c'est la coutume de quitter la ville après la Fête-Dieu et d'y revenir à la Toussaint.³² Comme Reynold ne possède pas, jusqu'en 1749, sa propre maison de campagne, il passe ses étés au gré des invitations reçues. A la mi-juillet 1745, il parle d'un séjour chez le comte de Diesbach à Heitenried (fig. 9).³³ Situé près de la frontière de Berne, ce château a des origines anciennes.³⁴ Documenté depuis le XIII^e siècle, il parvient au XVI^e siècle *via* Dorothee Velga dans les mains de son époux Hans Rudolf von Erlach, et passe ensuite à Nicolas de Diesbach. Celui-ci le vend en 1569 à son neveu fribourgeois Georges de Diesbach. Au XVIII^e siècle, il est utilisé par la branche des Diesbach-Steinbrugg. Il sert aujourd'hui d'école primaire (fig. 10). Dans plusieurs lettres, Reynold fait le récit de son séjour de deux mois d'été. Il écrit à une comtesse française dont il a fait la connaissance lors d'une cure à Bourbonne-les-Bains : « Je me trouve aussi pour le présent dans une campagne où je vis plus à la française qu'à la suisse, puisque c'est chez un ami qui a passé sa jeunesse en France, et qui y a été marié en premières noces avec une Française. » La

correspondante le connaît très probablement, « c'est le comte de Diesbach, colonel et maréchal de camp et cordon rouge. Il a dans cette campagne son château sur une élévation de rochers, au pied desquels est le village peuplé de paysans, la plupart fort riches. Derrière le château, nous avons de fort belles promenades de plain-pied avec un vaste bois des plus agréables pour la fraîcheur dans la saison où nous sommes. » La société se compose de cinq personnes, « et je mène une vie douce et tranquille, beaucoup de promenades et de jeux, avec fort bonne chère moyennant un excellent cuisinier élevé à Paris. » Reynold a l'intention de rester jusqu'à l'automne et de se retirer ensuite dans une autre maison de campagne dont le mérite est « d'être moins voisine des montagnes. »



Fig. 10 Château Diesbach de Steinbrugg à Heitenried. Héberge actuellement l'école primaire.



Fig. 11 Château de Reyff à Cugy. Héberge actuellement l'école primaire.

A sa sœur, François-Pierre fait le récit de sa journée.³⁶ Il se lève entre 5 et 6 heures et boit à 6h30 du thé ou du café au lait avec la chanoinesse d'Affry, qui fait aussi partie des invités « à long terme ». A 7 heures, tous deux assistent à la messe matinale, dans l'église paroissiale toute proche. Selon le temps qu'il fait, on effectue une première promenade ou on retourne immédiatement au château. Jusqu'au lever des maîtres de maison à 9 heures, on s'occupe à ses affaires personnelles, puis Reynold et le comte font une autre promenade jusqu'à midi. « On fait excellente chère, et l'après-dîner la promenade se fait avec les dames avant ou après la partie de jeux. On soupe sobrement, et depuis huit heures jusqu'à dix le jeu est réglé. » Puis, chacun se couche. Cette routine n'est interrompue que par l'intrusion d'invités « à court terme », entre autres celle du futur évêque de Bocard, d'un conseiller Vigier de Soleure ou de Madame d'Alt revenant d'une cure à Gurnigel-Bad, site assez proche de Heitenried. De temps à autre, arrive aussi le curé du village ou encore un « cordelier allemand » – ce dernier étant chargé de dire la messe dans la chapelle du château. Le reste du temps, Reynold le passe à lire. « J'ai avec moi une petite bibliothèque, avec cela les gazettes françaises et allemandes. » Il s'adonne au dessin et fait des découpages de papier pour la petite fille de la maison. Dans une autre lettre, il mentionne que la petite société rassemblée à Heitenried se lit mutuellement des correspondances.³⁷ A la fin septembre, Reynold se retire pour un mois dans une maison de campagne appartenant à sa famille, à Ependes. Là, il y a plus de vie. François-Pierre y « a charge de distraire six donzelles lestes et fringantes ». On s'y promène et on y danse, « mes autres amusements sont les jeux de cartes, tarots et quilles. »³⁸ Les hommes vont à la chasse. Pour le reste, Reynold s'occupe à la lecture ou à l'étude de cartes géographiques. De plus, il visite des fermes proches appartenant à des connaissances et s'entretient avec les fermiers.³⁹

L'été suivant, Reynold reçoit une invitation pour Cugy (fig. 11), « pour y boire de compagnie avec le bailli Reyff les eaux de Vals. » Selon lui, « les eaux minérales [...] paraissent nous faire du bien à tous les deux. »⁴¹ Les journées se passent en visites dans les environs, en conversations intenses ou en parties de jeu, « au billard, au tric-trac et au quadrille. »⁴² Son séjour dure trois semaines. Fin août, il commande une chaise et rentre à Fribourg à contrecœur, parce que son devoir de tuteur des orphelins l'appelle en ville.⁴³ Comme il ne trouve en ville que peu de ses pairs, il entreprend une courte visite au château de Heitenried. Il mentionne les raisons pour lesquelles il n'a pas passé l'été entier là-bas. On a restauré le château et les chambres des hôtes n'étaient pas encore prêtes. C'est également le temps pluvieux qui l'a fait hésiter : il déteste dormir dans des murs humides. Même si Heitenried est entouré de forêts, « on n'aime point à y brûler trop de bois. »

Reynold propriétaire

A l'âge de 40 ans, Reynold hérite en 1749, avec ses frères et sœurs, du domaine du Bruch, situé aux environs de la ville. Ici, la plupart du temps, il vit seul avec un serviteur. Il faut rénover et remeubler la maison. François-Pierre s'occupe activement « des ouvriers de toute espèce pour réparer et meubler de fond en comble une maison où je n'ai trouvé que les quatre murailles. » Devenu lui-même propriétaire, il reçoit maintenant des hôtes. Le plus souvent, il fait servir de modestes repas qu'il appelle « prendre sa soupe » ou encore « la petite soupe ». ⁴⁶ Comme il n'a pas sa propre cuisinière, il commande un repas un peu moins frugal chez une traiteuse connue en ville.⁴⁷ Depuis le Bruch, il rend visite à des connaissances des environs chez qui il couche et dont il commente la qualité des lits. Par exemple, la veille d'un anniversaire, il va voir ses cousines Montenach à Wunnwil. « On me mena [...] dans le plus bel appartement, qui est une espèce de galetas auquel on donne le nom de salle. Je n'y trouvai ni mules, ni robe de chambre. [...] Je n'y eus ni feu, ni fourneau, et pour toute toilette qu'une table chargée d'un grand dessert rangé comme il devait être servi le lendemain. » Reynold ne se plaint pas seulement d'un lit trop court et de travers, mais de son duvet : « J'étais couvert d'un duvet bien lourd, autrement appelé un Teckbett. » Une tout autre chambre lui est offerte au château de Jetschwil (fig. 12) : chauffée par une cheminée, éclairée par des bougies et munie d'une propre toilette ; il a même droit à des mules et à une robe de chambre. Il est convaincu qu'il n'a jamais dormi dans un aussi bon lit, dont le duvet de taffetas mérite bien son nom. Il mentionne de plus « un grand laquais de Paris pour me déchausser et me bassiner mon lit avec des parfums. » Il conclut : « C'est ainsi qu'on doit recevoir les Sénateurs de la République. »⁴⁹



Fig. 12 Manoir de Boccard à Jetschwil, près de Düringen.

Conclusion

Le cas que l'on vient de décrire illustre bien les contrastes existant au sein de l'élite urbaine fribourgeoise. Les images qu'on a sur le mode de vie de cette élite sont basées sur une attention trop importante accordée à une minorité exclusiviste et aisée. On peut expliquer ce fait par l'état des sources, puisque des familles comme les d'Affry, les Boccard, les Castella ou les Diesbach offrent leurs abondantes archives aux chercheurs. Le sujet du présent colloque comporte le danger d'une attention trop sélective qui écarte, aussi bien à Fribourg qu'à Berne, tous les bourgeois privilégiés qui ne possèdent pas de domaine à la campagne et ne disposent pas des moyens financiers pour imiter le mode de vie aristocratique. Même si l'on se concentre sur Fribourg, rares sont ceux qui peuvent s'offrir une vie de luxe, que ce soit en ville ou à la campagne. Outre l'étendue et l'ameublement de la maison, c'est aussi le nombre des serviteurs et la qualité de la cuisine qui varient – d'un côté, on a vu un cuisinier parisien engagé durablement et, de l'autre, le recours ponctuel à une traiteuse en ville. Quelques membres de l'élite fribourgeoise vivent à la campagne durant toute l'année; quelques-uns même involontairement, parce qu'il existe des patriciens hautement endet-

tés et rétifs à toute raison qui sont bannis hors de la ville par leur famille. D'autres vont à la campagne les jours de fête et pendant les mois d'été. On y passe son temps en mangeant plus ou moins somptueusement, en dansant, en jouant ou en dessinant. On se promène, on rend visite à des connaissances, on s'adonne à la conversation et à la lecture de lettres dans un petit cercle. Et il va de soi qu'en automne, les hommes vont à la chasse. « La vie de château » n'a pas la même signification pour tous et elle n'est pas donnée à tous: les patriciens sans domaines sont contraints d'attendre et d'espérer une invitation à la campagne.

AUTEUR

Rita Binz-Wohlhauser, Dr. phil., Staatsarchiv Freiburg, Zeughausgasse 17, CH-1700 Freiburg

NOTES

- ¹ Traduit de l'allemand par Alexandre Dafflon et Kathrin Utz Tremp.
- ² Voir ULRICH PFISTER, *Politische Eliten im frühneuzeitlichen Zürich*, in : PETER NIEDERHÄUSER (éd.), *Alter Adel – neuer Adel?*, Zurich 2003, p. 211–230.
- ³ Voir HANS BECK / PETER SCHOLZ / UWE WALTER, *Einführung : Begriffe, Fragen und Konzepte*, in : HANS BECK / PETER SCHOLZ / UWE WALTER (éd.), *Die Macht der Wenigen : Aristokratische Herrschaftspraxis, Kommunikation und « edler » Lebensstil in Antike und Früher Neuzeit*, Munich 2008, p. 1–13, ici p. 2.
- ⁴ Voir RITA BINZ-WOHLHAUSER, *Zwischen Glanz und Elend. Städtische Eliten in Freiburg im Üchtland (18. Jahrhundert)*, Zurich 2014.
- ⁵ Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, FRANÇOIS-JOSEPH-NICOLAS D'ALT, *Hors d'œuvres*, vol. 6, p. 234–235.
- ⁶ La littérature étant abondante, il nous faut faire un choix : PIERRE DE ZURICH, *Le canton de Fribourg sous l'Ancien Régime* (= La maison bourgeoise en Suisse 20), Zurich 1928. – HERIBERT REINERS, *Die Burgen und Schlösser des Kantons Freiburg*, Bâle 1937, 2 vol. – BERNARD DE VEVEY, *Châteaux et maisons fortes du canton de Fribourg*, Fribourg 1978. – ETIENNE CHATTON / JEAN-PIERRE ANDEREGG, *L'architecture aux XVII^e et XVIII^e siècles*, in : *Histoire du canton de Fribourg*, vol. 2, Fribourg 1981, p. 601–642. – HERMANN SCHÖPFER, *Die Landhäuser der Oberschicht im Kanton Freiburg vom Mittelalter bis zum Ende des Ancien Régime*, in : *Revue suisse d'art et d'archéologie* 50, 1993, p. 25–33. – VERENA VILLIGER, *Macht, Moral und Bildung. Zur Ikonographie gemalter Ausstattungen in den Freiburger Landsitzen des 16. und 17. Jahrhunderts*, in : *Revue suisse d'art et d'archéologie* 50, 1993, p. 35–44. – MARIE-THÉRÈSE TORCHE-JULMY, *Hôtels et maisons urbaines*, in : *Charles de Castella. Die Architekturzeichnungen* (= catalogue exposition), Fribourg 1994, p. 65–78. – ALOYS LAUPER, *De la résidence patricienne au palais de l'éducation : le néo-classicisme à Fribourg*, in : *Fribourg 1798. Une révolution culturelle?* (= catalogue d'exposition), Fribourg 1998, p. 83–91. – MARC-HENRI JORDAN, *Le salon rococo de l'ancienne maison Reyff de Cugy à Fribourg*, in : *Patrimoine fribourgeois* 15, 2003, p. 20–32. – MARC-HENRI JORDAN, *Le manoir de Chollet à Grolley, route du Château 1* (= Patrimoine fribourgeois. Hors-série 1), Fribourg 2011. – GILLES BOURGAREL / DOROTHÉE HEINZMANN, *Cugy, un château à l'écart des routes*, in : *Cahiers d'archéologie fribourgeoise* 15, 2013, p. 4–41. – D'autres contributions ont été publiées dans les séries *Ville de Fribourg : les fiches* et *Patrimoine fribourgeois / Freiburger Kulturgüter*, toutes deux éditées par le Service des biens culturels du canton de Fribourg ; mentionnons également les *Annales fribourgeoises*, les *Freiburger Geschichtsblätter*, ainsi que *Fribourg artistique*.
- ⁷ Pour ce qui suit, voir MARIE-THÉRÈSE TORCHE-JULMY 1994 (cf. note 6).
- ⁸ ALOYS LAUPER, *Grand Rue 68 : ancienne maison de Castella, puis Cercle de la Grande Société* (= Ville de Fribourg : les fiches 30), Fribourg 2004.
- ⁹ MARIE-THÉRÈSE TORCHE-JULMY 1994 (cf. note 6), p. 68–69.
- ¹⁰ Voir http://www.fr.ch/sbc/de/pub/publikationen/reihen/hors_serie.htm, consulté le 25.09.2014.
- ¹¹ Le domaine de Sonnenberg manque d'équipement seigneurial – on ne peut pas exclure que l'ameublement n'ait jamais été terminé. Voir FRANÇOIS GUËX, *Vom Gestrüpp bei Lussen zum Herrensitz Sonnenberg auf Ginggenrain*, in : *Patrimoine fribourgeois* 15, 2003, p. 6–11, ici p. 11.
- ¹² Voir MARC-HENRI JORDAN 2011 (cf. note 6).
- ¹³ HERMANN SCHÖPFER 1993 (cf. note 6), p. 29–30. Sur le château de La Poya, voir également ANDRÉ CORBOZ, *Néo-palladisme et néo-borrominisme à Fribourg. L'énigme du château de La Poya (1698–1701)*, in : *Revue suisse d'art et d'archéologie* 34, 1977, p. 187–206.
- ¹⁴ ELISABETH CASTELLANI ZAHIR / MARIANNE PROGIN CORTI / JANNA FIETT MING, *Un château menacé d'asphyxie. Aménagement du territoire et conservation des monuments historiques à Tornay-le-Grand*, in : *Patrimoine fribourgeois* 1, 1992, p. 47–52, ici p. 48.
- ¹⁵ HERMANN SCHÖPFER 1993 (cf. note 6), p. 31.
- ¹⁶ MARC-HENRI JORDAN 2011 (cf. note 6), p. 13.
- ¹⁷ JEAN-MARIE BARRAS, *Histoire et histoires de Noréaz, Seedorf*, Villars-sur-Glâne 2001, p. 42. – JEAN-MARIE BARRAS, *Prez-vers-Noréaz*, Villars-sur-Glâne 2002, p. 85. Barras date la construction du château de Prez de 1770 ; Zurich la date après 1746 (PIERRE DE ZURICH 1928 [cf. note 6], p. LXXIV).
- ¹⁸ CATHERINE WAEBER, *Delley et les jardins de Tobie de Castella (1733–1815)*, in : ROMAIN JUROT / SILVIA ZEHNDER-JÖRG / CAROLINE ARBELLAY (éd.), *Une famille fribourgeoise étoilée : les Castella* (= plaquette d'exposition), Fribourg 2012, p. 53–67.
- ¹⁹ Pour l'ascension des Lenzburger, voir RITA BINZ-WOHLHAUSER 2014 (cf. note 4), p. 220–221.
- ²⁰ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, propriété privée, lettre du 20 août 1735 adressée à M. Python, seigneur de Corcelles, ou lettre du 23 septembre 1745 adressée à ses sœurs à Fribourg.
- ²¹ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 7 mai 1748 adressée à M. Vonderweid de Chandon, ou lettre du 23 octobre 1750 adressée à sa sœur aînée, à Ependes.
- ²² En ce qui concerne l'impôt de 1798, voir *La contribution du 19 germinal an VI (8 avril 1798)*, publ. par MAX DE DIESBACH in : *Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg* 7, 1900, p. 37–95, ici p. 61. Pour la construction de la rue Pierre-Aeby, voir MARIE-THÉRÈSE TORCHE-JULMY 1994 (cf. note 6), p. 73, ainsi que PIERRE DE ZURICH 1928 (cf. note 6), p. LXX.
- ²³ En ce qui concerne François-Pierre Reynold, voir : SIMONE DE REYFF, *Des boutons dorés, mais à quel prix ? Les paradoxes vestimentaires de Pierre de Reynold*, in : *Annales fribourgeoises* 76, 2014, p. 31–45. – DENIS DECAUSAZ, *Les perruques de Monsieur de Reynold*, in : *Annales fribourgeoises* 75, 2013, p. 119–129. – SIMONE DE REYFF, *A travers le copie-lettres du Fribourgeois François-Pierre de Reynold (1709–1759)*, in : PHILIPPE HENRY / JEAN-PIERRE JELMINI (éd.), *La correspondance familiale en Suisse romande aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Neuchâtel 2006, p. 97–113. – SIMONE DE REYFF-GLASSON, *Lettres écrites de Fribourg*, in : *Cahiers du Musée gruérien*, 1983, p. 7–16.
- ²⁴ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 16 septembre 1746 adressée à M. de Reynold, capitaine dans le régiment suisse de Monin.
- ²⁵ Pour ce qui suit : « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 1^{er} mai 1735 adressée à M. Python, seigneur de Corcelles.
- ²⁶ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 20 août 1735 adressée à M. Python, seigneur de Corcelles.
- ²⁷ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 24 février 1742 adressée à son frère Ignace, à Cîteaux.
- ²⁸ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 14 janvier 1746 adressée à M. de Reynold, commandant du régiment suisse de Monin, à Oudénarde.
- ²⁹ *Ibidem*.
- ³⁰ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du

- 27 mai 1746 adressée à M. de Reynold, capitaine dans le régiment suisse de Monin, à l'armée du Roi en Flandre.
- ³¹ *Ibidem.*
- ³² HERMANN SCHÖPFER 1993 (cf. note 6), p.30–31.
- ³³ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 20 juillet 1745 adressée à M. de Reynold, capitaine dans le régiment suisse de Monin, à l'armée du Roi en Flandre.
- ³⁴ BERNARD DE VEVEY 1978 (cf. note 6), p.181–182.
- ³⁵ Pour ce qui suit, voir « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 13 août 1745 adressée à la comtesse d'Epence, à Neufchâteau en Lorraine.
- ³⁶ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 29 août 1745 adressée à sa sœur aînée à Ependes.
- ³⁷ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 20 août 1745 adressée à M. de Reynold, capitaine dans le régiment suisse de Monin.
- ³⁸ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 15 octobre 1745 adressée à Madame d'Affry de Givisiez, chanoinesse de l'Abbaye royale de Lons-le-Saunier, à Fribourg.
- ³⁹ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 16 novembre 1745 adressée à M. de Reynold, commandant du régiment suisse de Monin, à Oudenaarde.
- ⁴⁰ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 29 juillet 1746 adressée à M. de Reynold, capitaine dans le régiment suisse, au camp devant Louvain en Flandre.
- ⁴¹ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 18 août 1746 adressée à son frère, à Fribourg.
- ⁴² « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 16 septembre 1746 adressée à M. de Reynold, capitaine dans le régiment suisse de Monin.
- ⁴³ Lors des élections de juin 1746, Reynold est désigné tuteur des orphelins du quartier du Bourg. Voir Archives de l'Etat de Fribourg, *Besatzungsbuch*, n° 15.
- ⁴⁴ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 16 septembre 1746 adressée à M. de Reynold, capitaine dans le régiment suisse de Monin.
- ⁴⁵ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 10 octobre 1749 adressée à M. de Montenach, ci-devant capitaine à Gênes, au Petit-Marly.
- ⁴⁶ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 11 octobre 1750 adressée à M. de Montenach, ci-devant capitaine au service de Gênes, à sa campagne au Petit-Marly; ainsi que la lettre du 16 octobre 1753 adressée à M. de Montenach, seigneur-avoyer de la République, à Fribourg.
- ⁴⁷ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 9 octobre 1750 adressée à dame Helffer, née Milleret, hôtesse de l'Aigle et traiteuse très célèbre à Fribourg. François-Pierre Reynold y détaille ses souhaits pour un repas à quatre plats.
- ⁴⁸ « Copie-lettres » de François-Pierre Reynold, lettre du 23 octobre 1750 adressée à sa sœur aînée à Ependes.
- ⁴⁹ *Ibidem.*

PROVENANCE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : Tiré de HERMANN SPIESS-SCHAAD, *David Herrliberger. Zürcher Kupferstecher und Verleger, 1697–1777*, Zurich 1983, p.81.

Fig. 2–7, 10–12 : André Locher, www.swisscastles.ch.

Fig. 8 : Musée d'art et d'histoire, Fribourg.

Fig. 9 : Tiré de HERIBERT REINERS, *Die Burgen und Schlösser des Kantons Freiburg*, Bâle 1937.

RÉSUMÉ

L'aspiration de l'élite urbaine de Fribourg à s'élever au rang de l'aristocratie a connu des fortunes diverses au cours du XVIII^e siècle. Un train de vie conforme à ce statut imposait, entre autres, une demeure représentative en ville et à la campagne. Découlant de cette ambition, l'activité de construction à Fribourg est bien documentée sur le plan de l'architecture, de l'histoire de l'art et de l'archéologie. En revanche, la vie quotidienne sur place fait l'objet de descriptions plus rares. La vaste correspondance de François-Pierre Reynold (1709–1759), membre du Petit Conseil fribourgeois, livre à ce propos de nombreux renseignements. Les lettres de Reynold témoignent, d'une part, de l'organisation concrète de la vie en ville de Fribourg et des séjours estivaux à la campagne; d'autre part, elles révèlent aussi que la vie de château était, pour certains représentants de l'élite urbaine, plus un désir qu'une réalité.

ZUSAMMENFASSUNG

Die Aristokratisierungsbestrebungen der städtischen Elite Freiburgs wurden im 18. Jahrhundert mit unterschiedlichem Erfolg umgesetzt. Zum standesgemässen Lebensstil gehörte auch der repräsentative Wohnsitz in der Stadt und auf dem Land. Die entsprechende Freiburger Bautätigkeit ist aus architektonischer, kunsthistorischer und archäologischer Perspektive gut dokumentiert. Seltener beschrieben wird das alltägliche Leben vor Ort. Die umfangreiche Korrespondenz des Freiburger Kleinrats François-Pierre Reynold (1709–1759) liefert hierzu zahlreiche Hinweise. Reynolds Briefe dokumentieren auf der einen Seite, wie sich das Freiburger Stadtleben und der Sommeraufenthalt auf dem Land konkret gestalteten. Auf der anderen Seite belegen sie, dass das Leben im Schloss für einige Mitglieder der städtischen Elite mehr Anspruch als Wirklichkeit blieb.

RIASSUNTO

Le aspirazioni aristocratiche delle élite cittadine di Friburgo nel VIII secolo non sono sempre state coronate da successo. Lo stile di vita degno di tale posizione sociale prevedeva anche che si possedesse una residenza rappresentativa sia in città che in campagna. Le attività edilizie che scaturirono da tale aspirazione sono pertanto ben documentate, sia dal punto di vista dell'architettura che da quello della storia dell'arte e dell'archeologia. Per contro, è raro riscontrare nei documenti informazioni che descrivono la vita quotidiana. L'ampia corrispondenza di François-Pierre Reynold (1709–1759), membro della camera bassa di Friburgo, fornisce al riguardo numerose indicazioni. Le missive di Reynold documentano gli aspetti concreti che caratterizzano la vita in città a Friburgo da un lato e il soggiorno estivo in campagna dall'altro. Inoltre testimoniano come il desiderio di vivere in un castello sia rimasto per alcuni esponenti dell'élite cittadina un'aspirazione mai tramutatasi in realtà.

SUMMARY

During the 18th century, pretensions to an aristocratic status among Fribourg's elite were more or less successful. The life-style pursued to attain such status included maintaining residences in both town and country, which in turn initiated a flurry of construction that can be traced in the architecture, art history and archaeology of the times. Records of the everyday life of the aristocrats in those days are skimpier. However, numerous indications can be found in the substantial correspondence of the Fribourg councillor François-Pierre Reynold (1709–1759). His letters give concrete details about Fribourg city life and summer holidays in the country, but they also demonstrate that for several of the elite among the townspeople, life at the château was more of a boast than a reality.